

La Défense : organe des
intérêts conservateurs en
Corse ["puis" organe
révisionniste et plébiscitaire]

| . La Défense : organe des intérêts conservateurs en Corse ["puis"
organe révisionniste et plébiscitaire]. 1888-09-20.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LA DÉFENSE

QUOTIDIENNE

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

DIRECTEUR POLITIQUE:
A. LEANDRI.

RÉDACTEUR EN CHEF:
P. VINCENTELLI.

ABONNEMENT (Payable d'avance)

CORSE, NU 20 fr. 6 mois, 12 » UNION POSTALE 35 fr.
AUTRES DÉP. 22 » » 13.50 || 6 mois, 18

Faits divers, 1 fr. — Récl. 75 c. — Div. 30 c. — Jud. 25 c.

Rédaction et Administration :
Rue de l'Opéra
(Escalier du Théâtre)

On ne répond pas des manuscrits déposés

BASTIA

UNE LOURDE FAUTE

Ce n'est pas sans surprise, disons le mot, sans indignation que nous avons appris le résultat du vote qui a porté M. Emmanuel Arène à la présidence de notre Conseil général.

La majorité des membres présents de la droite a cru à propos de s'associer à ce vote ; M. Emmanuel Arène est l'élu de certains bonapartistes qui semblent avoir tout oublié, mais rien appris.

Nous devons la vérité à tous, au public comme à nos amis, et nous nous acquitterons de la tâche que ce devoir nous impose avec l'indépendance et la franchise que nous nous sommes toujours fait un honneur d'apporter dans nos libres appréciations.

Et bien : notre conviction profonde est que nos amis ont oublié, dans cette circonstance, ce qu'ils devaient à eux-mêmes et à leur parti, et qu'ils ont commis une lourde faute dont les conséquences seront peut-être irréparables pour la cause bonapartiste insulaire.

Un grand parti comme le nôtre répugne aux louches combinaisons qui tendent à faire désertier la voie sûre des principes pour se jeter dans les erreurs d'une politique que les malveillants se plairont à qualifier de personnelle.

La voie dans laquelle on semble vouloir s'engager, étant sans honneur, ne peut être que sans profit.

Nous voulons combattre au grand soleil, drapeau déployé ; nous voulons poursuivre à outrance l'opportunisme qui a déshonoré et opprimé l'île impériale.

Nous ne voulons pas plus de l'opportunisme haineux que de l'opportunisme aimable.

Nous ne voulons pas plus de république avec M. Arène qu'avec M. de Casabianca.

S'il a plu à ces deux personnages, qui furent si longtemps complices, de se séparer, cela ne nous regarde pas, et si M. Arène a été lâché par M. de Casabianca, ce n'est pas au parti bonapartiste à le repêcher, en abaissant son drapeau devant l'Éliacin de l'opportunisme, en mettant sa main dans la main de celui qui fut toujours notre acharné persécuteur.

Car nous n'oublions pas, nous, l'œuvre néfaste accomplie en Corse par M. Arène.

M. Emmanuel Arène est le personnage le plus compromis de l'opportunisme.

Il fut l'ami fidèle de Gambetta qui traitait les bonapartistes de *misérables* et qui leur jetait à la face la *pourriture impériale* !

Il reste l'incorrigible ami des Ferry, des Grévy et des Wilson.

C'est lui qui s'en alla dans le canton de Zicavo humilier et combattre par les moyens que l'on sait cette pauvre et grande famille Abbattucci qui tomba, mais du moins avec honneur, et son drapeau à la main ;

C'est lui qui nous infligea les hontes inoubliables de Trémontels ;

C'est lui qui a donné l'exemple de la corruption électorale en semant l'or des fonds secrets, c'est lui qui sacrifia tant de pères de famille, accumula tant de persécutions pour nous républicaniser à tout prix ;

C'est à lui que nous devons ces magistrats et ces juges de paix qui sont la honte et la gangrène de ce pays ;

C'est lui qui fit invalider nos députés ;

C'est encore lui qui, aujourd'hui même, dans la presse et au parlement, se montre l'adversaire le plus acharné de l'idée plébiscitaire et de la doctrine de l'Appel au Peuple.

Et c'est cet homme que vous glorifiez en l'investissant du plus haut mandat électif du département !

Et ce sont des bonapartistes, des bo-

napartistes *corse* qui lui accordent ce témoignage suprême de satisfaction !

Allons donc, c'est de l'aberration !

Au nom de l'intérêt et de la dignité de notre cause, nous conjurons nos chefs de renoncer à une politique, qui sème la défiance parmi nous, qui déconcerte l'esprit public et compromet l'avenir de notre parti.

A. LEANDRI.

INFORMATIONS

Mgr de Lavignerie. — La croisade prêchée en France par Mgr Lavignerie porte déjà ses fruits.

Le ministre de la marine, sur la demande de M. Goblet et sur l'intervention de S. Em. le cardinal de Lavignerie, a donné ordre à ceux de nos navires de guerre qui se trouvent dans les eaux de l'Afrique orientale de poursuivre activement les bâtiments qui se livrent à la traite des nègres, sous quelque pavillon qu'ils se trouvent, et surtout s'ils arborent le pavillon français.

Le prince Louis. — Le prince Louis-Napoléon, fils cadet du prince Napoléon, est arrivé à Paris, accompagné par M. le comte Benedetti.

Au mariage de la princesse Lætitia. Un des invités au mariage du duc d'Aoste, revenu hier matin de Turin, rapporte au *Gaulois* quelques ripostes que la comtesse Benedetti a faites à M. Crispi, placé auprès d'elle, au dîner de gala à la cour, le lendemain du mariage du duc et de la duchesse d'Aoste.

— Eh bien, Madame, dit M. Crispi, nous vous avons volé une princesse ?

— Pourquoi voulez-vous toujours jouer au brigand ? lui répondit la comtesse Dites plutôt que nous rendons à l'Italie une princesse en échange de celle que vous nous aviez donnée.

En parlant de l'Allemagne, le dala du ministre, il lui dit :

— Les Benedetti doivent bien connaître Berlin ?

— Mais, certes. Mais ils n'ont jamais fait de tournées à Friedrichsruhe.

Ayant appris que la jeune et charmante comtesse connaît l'Italien, M. Crispi lui dit :

— Pourquoi, Madame, ne parlons-nous pas en italien ?

— Parlons plutôt en allemand, cela vous sera bien plus agréable.

Enfin, voici le bouquet de ce brillant feu d'artifice :

Vers la fin du dîner, M. Crispi, se retournant vers la comtesse, lui dit à brûle-pourpoint :

— Comment me trouvez-vous, Madame ?
— Moi ! Je vous trouve très crispi !

— 0 —

L'incident Gilly. — M. Salis, a reçu ce matin de M. Gilly la lettre suivante qu'il vient de communiquer à la commission du budget :

« Nîmes, le 14 septembre 1888.

» Mon cher collègue,

» Je ne comprends pas que vous interveniez de nouveau dans le débat. Je ne vous ai pas personnellement mis en cause, vous me permettrez de ne pas vous répondre davantage que par la demande d'une lettre collective des 33 membres de la commission du budget.

» On me somme de citer des noms, d'articuler des faits, d'aller jusqu'au bout.

» Je le ferai.

» Cette lettre, je m'attendais à la recevoir à la place de la vôtre.

» Recevez mes salutations,

» Numa GILLY, député du Gard. »

— 0 —

Le théâtre. — M. Mayan, directeur de la troupe théâtrale, vient d'arriver dans notre ville. La saison s'ouvrira le 3 novembre.

— 0 —

Pensée d'un rêveur :

C'est un tort, en amour, d'exiger autant qu'on donne ; il faut tenir compte de la richesse des cœurs ou de leur indigence, et savoir se contenter de l'obole du pauvre.

LES EAUX DE PARDINA

Monsieur le Directeur,

Le *Petit Bastiais* a publié, dans un de ses derniers numéros, une pétition adressée au Conseil général de la Corse par les Maires de divers cantons, tendant à obtenir l'ouverture d'un crédit destiné à mettre en état de viabilité la route qui conduit de la gare de Folelli aux sources ferrugineuses d'Orezza.

Permettez-moi à mon tour, Monsieur le Directeur, — en dehors de tout intérêt personnel — de solliciter la publicité de votre estimable journal en faveur d'une autre source d'eau minérale, celle de Pardina, que ses propriétés médicales, ainsi que sa situation topographique, appellent à un brillant avenir.

Cette source émerge au pied du versant sud du Mont Caldane, à 5 kilomètres

de la source d'Orezza, qui émerge à la même altitude au versant nord.

Située sur le territoire de Tarrano, à 13 hectomètres de la route nationale de Cervione à Ponte-Leccia, Pardina n'est qu'à une distance de 4 kilomètres de la grande artère, en voie d'exécution, qui va mettre en communication le Fiumorbo et la plaine orientale avec la riche Balagne en traversant les cantons de Pietra, de Valle d'Alesani, de Piedicroce, de Porta et de Morosaglia.

La vogue toujours croissante, dans ces derniers temps, des eaux de Pardina a déterminé quelques riches financiers de Marseille à former une société pour l'exploitation de cette source, société dont le succès, on le comprend, n'intéresse pas seulement le canton de Valle d'Alesani, mais la Corse entière, la richesse privée étant un élément de la richesse publique.

Loin de moi la pensée de déprécier en aucune façon l'eau acidule d'Orezza. Elle est depuis longtemps d'ailleurs dans le domaine de la thérapeutique et il s'en fait chaque année une exportation considérable jusque dans les localités les plus reculées du Nouveau Monde. Mais — je ne crains pas de le dire en vertu du vieil adage : *amicus Plato, sed magis amica veritas* — il est des maladies qui, réfractaires aux eaux d'Orezza, cèdent souvent à l'action de celles de Pardina. D'habiles médecins de la faculté de Paris, MM. les docteurs Pitti-Ferrandi, Perelli, de Giovanni et Félix Ferrandi, médecin-major de 1^{re} classe, à Paris, recommandent fréquemment l'usage des eaux de Pardina, dont ils constatent depuis longtemps les heureux effets.

A ces autorités médicales j'ajouterai :

1^o L'approbation, de l'Académie de Médecine dans sa séance du 5 mai 1874 ;

2^o Deux médailles, l'une d'argent, l'autre d'or (Paris 1887) ;

3^o Enfin les rapports publiés par divers corps savants sur la composition chimique de l'eau de Pardina.

Cette eau, d'après une analyse de l'École des Mines de Paris, renferme, par litre d'eau, 1 litre 742 millilitres d'acide carbonique, tandis que celle d'Orezza n'en contient que 1 litre 248 millilitres, d'après l'analyse de l'Académie de Médecine ; et encore faut-il noter que l'analyse de l'eau

de Pardina a été faite à Paris, deux mois après son envoi dans des bouteilles bouchées par un procédé défectueux, tandis que l'analyse de l'eau d'Orezza a été faite à la source même, et par conséquent sans aucune déperdition de ses éléments constitutifs.

Le savant chimiste du Conservatoire des Arts et Métiers de Paris, M. L'Hôte, parlant des eaux d'Orezza et de Pardina, formule son avis en ces termes :

« Je crois que l'eau de Pardina doit être préférée ».

Recommandée par tous ces titres, que vient justifier chaque jour l'évidence des faits, la source de Pardina a droit à une extension plus en rapport avec les propriétés exceptionnelles de ses eaux.

Eh bien, pour obtenir ce résultat, si désirable, ne fût-ce qu'au point de vue un peu égoïste des bénéficiaires que le pays peut en retirer — faisons acte de patriotisme : contribuons dans la limite de nos forces à la prospérité de la nouvelle société — les capitalistes, en souscrivant à une ou à plusieurs actions ; les petits propriétaires, en se cotisant au besoin pour une action collective ; le Conseil général, enfin, en déclarant d'utilité publique l'ouverture d'une voie carrossable, — de 13 hectomètres, je l'ai dit plus haut, — reliant la source de Pardina à la route nationale qui traverse la commune de Valle d'Alesani.

Je suis convaincu que notre Conseiller général, M. l'avocat Mannoni, saisira avec empressement l'occasion qui lui est offerte d'affirmer une fois de plus l'intérêt qu'il porte au canton de Valle d'Alesani, en plaçant chaleureusement notre cause dans l'assemblée départementale.

L'ouverture de la route en question sera assurément un bienfait pour l'exploitation de la nouvelle source ; mais je ne vois là, pour mon compte, qu'un progrès en quelque sorte transitoire, qui va devenir bientôt insuffisant par la force des choses.

Sans vouloir affecter des airs de prophète, je crois pouvoir affirmer que dans un avenir très rapproché, en présence des succès de jour en jour mieux constatés de l'eau de Pardina, la voie ferrée qui va aboutir à Orezza prolongera ses rails jusqu'à la source de Pardina. Grâce à ce nouveau moyen de locomotion et de

transport, le nombre déjà considérable des étrangers qui, malgré la difficulté des chemins, viennent nous visiter chaque année augmentera de plus en plus, et les eaux des deux sources d'Orezza et de Pardina, dont on ne comptera plus les cures merveilleuses, pourront aller de pair dans le monde, non comme deux rivales qui se jaloussent, mais comme deux sœurs qui, la main dans la main, se prêtent un mutuel concours pour la guérison ou le soulagement de l'humanité souffrante.

Agréé, etc.

A. ZANBETTINI,
Maire de Valle d'Alesani,
Conseiller d'Arrondissement.

Un acte de naissance. — Tout le monde connaît les Pilules Suisses, cette spécialité sans rivale ! Pourquoi s'étonner alors que bon nombre de clients des Pilules Suisses aient demandé à leur préparateur de leur envoyer encore d'autres bons remèdes, et surtout un liniment contre les douleurs ? Après de laborieuses recherches, de nombreux essais, de longues études, et seulement après s'être bien persuadé qu'il ne pouvait manquer d'avoir un grand succès, M. Hertzog s'est décidé à créer son nouveau produit : le Baume Victor contre les douleurs. Ce liniment, préparé avec des plantes rares et de l'alcool pur, est certainement le meilleur médicament pour se débarrasser promptement des douleurs. Prix : 2 fr. le flacon. Pharmacie Hertzog, 28, rue de Grammont, à Paris, et dans les meilleures pharmacies.

LES JOURNAUX

Le *Soleil* conseille une immense enquête sur la fortune des députés et sur laquelle le suffrage universel prononcerait son jugement aux élections de 1889.

Aux yeux des *Débats*, le langage de M. Carnot en Normandie a été ce qu'il devait être, conciliant, neutre et correct.

— Le *Voltaire* reproche à M. Carnot de faire des déclarations qui ont l'inconvénient de préjuger pour ainsi dire les décisions de la Chambre sur un chapitre encore sujet à bien des discussions.

— Pour la *Lanterne*, le devoir de la commission du budget serait de vider à fond l'incident en écrivant la lettre collective demandée par M. Gilly. Il y a là une question de dignité qui doit primer toutes les considérations d'amour-propre et d'étiquette.

— L'*Événement* demande des noms et dit qu'on doit les exiger de M. Numa Gilly. Il n'est pas possible que l'on puisse crier ou imprimer impunément que la commission du budget, sous la République, est un repaire de bandits et de parvenus.

— D'après l'*Intransigeant*, la seule réponse à faire à la lettre de M. Numa Gilly, c'est de voter, dès la rentrée, la proposition Raspail, portant interdiction pour tout député de faire partie d'aucun conseil d'administration de Société financière.

— Suivant la *Justice*, un parti ne vit que par la fidélité aux idées qu'il représente et qu'il défend. Du jour où il les oublie pour servir ce qu'il croit ses intérêts, il est condamné à périr. C'est l'histoire de l'opportunisme.

— La *République française* s'associe à la campagne du cardinal Lavignerie contre l'esclavage, mais elle lui reproche d'y mêler des attaques et des injures contre le mahométisme.

— Il ne faut pas, dit le *Siècle*, que sous prétexte de religion certains fonctionnaires se fassent les serviteurs des partis d'opposition. Ni la monarchie, ni l'Empire ne l'auraient toléré, et la République a le droit de se défendre comme les autres formes de gouvernement.

LES DÉFENSES DE LA CORSE

A propos de l'article que nous avons publié samedi dernier, sous le titre : *LA MADDALENA ET LA CORSE*, nous recevons la lettre suivante d'une personne très compétente en la matière :

Monsieur le Rédacteur,

Dans son intéressant article *La Maddalena et la Corse*, M. Paul Fontin a formulé plusieurs assertions qu'il est nécessaire de réfuter. Rien de mieux, en effet, que de signaler un danger national, mais il ne faut pas éveiller une panique non justifiée.

Les armements de la Maddalena sont réellement formidables, ses approvisionnements en matériel de guerre et de bouche s'accroissent chaque jour et Bonifacio est bien l'objectif premier que se propose la flotte italienne.

Mais on n'est pas resté inactif en Corse, il faut être assez juste pour le reconnaître.

Depuis deux ans, Bonifacio se hérissé de travaux de défense ; naguère la *Mayenne* y débarquait de l'artillerie de gros calibre. Même les fortifications nouvelles sont construites d'après les procédés les plus nouveaux, renforcées de bétonnages puissants.

Quand on examine la configuration du pays, on s'aperçoit que Bonifacio n'est pas exactement à la pointe sud de l'île. L'extrémité de la Corse est le cap Pertusato, qui est fortifié et se relie à la ville

VOLONTÉ

Par Georges OHNET

X

— Emilie, je t'en prie, mon enfant, ne prends pas parti dans cette querelle, ne me juge pas sur des apparences... Tu sais combien je t'aime !... Ce que tu viens de me dire m'a serré le cœur... Oh ! que rien ne s'élève entre nous : ni défiance, ni colère... Demeure en dehors de ces effreuses intrigues... Ne mets pas le pied dans ce bourbier, tu t'y salirais inutilement... Je ne suis pas méchant, tu le sais, et je ne ferais gratuitement du mal à qui que ce soit... Mais ce Louis s'est conduit envers moi d'une façon infâme : il m'a outragé, humilié, il m'a causé un des plus grands chagrins que je puisse subir !... Il est indigne de ton intérêt... Si tu savais... Mais tu sais, je le vois bien, et c'est pour sa famille que tu

réclames. Eh bien ! sa famille je ferai pour elle ce que tu voudras... Ce sont de vieux amis... des relations très anciennes... Je ne l'oublierai pas... Je leur reconstruirai une fortune, je te le promets... Mais quant à lui, il faut qu'il sente mon pied sur sa tête... Et il le sentira ou j'y perdrai mon nom !

Il avait assis sa fille sur ses genoux, il l'embrassait, la caressait, ardent à la convaincre. Elle, froide et lucide, calculait la portée de tout ce qu'elle venait d'entendre :

— Mais je suis riche, moi, dit-elle en se levant. Le bien que je tiens de ma mère est considérable... Je suis majeure, libre, et je puis aider Louis...

— Ce serait en pure perte, répliqua Lereboulley. Va, il est pris, et bien pris !... Il faut qu'il paie, ou qu'il saute !

— Mais où est-il ? Que fait-il ? s'écria Emilie avec désespoir. S'il allait prendre quelque résolution extrême... S'il se tuait ! Quels remords pour nous !

— Lui ! Se tuer ! s'écria Lereboulley avec un éclat de rire. Allons donc ! Tu demandes où il est ! Ne devrais-tu pas t'en douter ! Revenu hier de Londres, il est descendu chez M^{me} Olifaunt, et n'en est pas sorti... Voilà ce qu'il fait !

Sombre, Emilie baissa la tête. Maintenant elle désespérait elle-même de sa cause.

— Que puis-je donc, moi ? dit-elle.

— Tâche qu'il rentre chez lui, et que désormais il y reste !...

Emilie poussa un soupir, et sans embrasser son père, elle sortit.

XI

Revenu de Londres, dans l'état de torpeur accablée qui dut anéantir les forces morales de Napoléon quand il arriva à l'Elysée, après le désastre de Waterloo, Louis trouva M^{me} Olifaunt très calme, supportant le désastre avec une philosophie souriante, qui eût dû l'éclairer sur les véritables sentiments de cette créature, s'il eût conservé dans son esprit une lueur de clairvoyance. Sir James lui-même, comme s'il eût reçu un mystérieux réconfort, fit preuve d'une placidité bien singulière, étant donné le grand souci qu'il prenait des intérêts de ces braves maçons, qui travaillaient à édifier, en bonnes pierres de taille, une fortune pour Diana.

Louis, qui s'attendait à des transports de désespoir et à d'amères récriminations, reconquit, en un instant, son sang-froid et entama l'examen de sa situation. Il avait une liquidation terrible à opérer. C'était la ruine, à coup sûr, mais

l'honneur pouvait rester intact. Déjà il espérait qu'avec un peu d'aide, et en faisant de sérieuses réformes dans sa manière de vivre, il parviendrait à se relever. Mais ces réformes, en première ligne, c'était sur Diana qu'elles devaient porter. Avant toutes choses il faudrait qu'il renonçât à son existence libertine, et se résignât à être un homme rangé.

Couché, au fond d'un fauteuil, devant la cheminée de la chambre qu'on lui avait fait préparer dans l'hôtel Olifaunt, il repassait les incidents de l'année qui venait de s'écouler, et il commençait à voir clair dans sa conduite. Il se rendit compte des mobiles auxquels il avait obéi et les jugea bien misérables : passion exclusivement sensuelle, vanité follement surexcitée, voilà pourquoi il avait dilapidé la fortune et compromis le bonheur des siens.

Soudain, ceux envers qui il se reconnaissait si coupable se présentèrent à sa pensée, et il les vit réunis dans le salon du Faubourg-Poissonnière.

Georges OHNET

(La suite à demain.)